

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 3-4, 1993, p. 849-861.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

ELLEN KEY

(1849-1926)

*Thorbjörn Lengborn*¹

Ellen Key est l'un des rares écrivains suédois ayant traité de l'éducation qui ait acquis une véritable réputation internationale. Le retentissement de son œuvre sur la communauté internationale est sans doute imputable à la vivacité de son style, à l'acuité de ses critiques, à son engagement personnel, à son enthousiasme et à la vision parfois prophétique qu'elle avait des choses.

Ellen Key ne s'intéressait pas seulement à l'éducation. Sa plume a couvert un vaste champ, notamment la littérature et l'art, la religion et la politique, le vote des femmes, la question du mariage et la paix. Son œuvre, considérable, est faite d'essais et de critiques, ainsi que d'ouvrages et d'articles sur ces mêmes questions.

Le présent profil comprend six sections. Dans la première — « Les écrits d'Ellen Key » — on analyse ses œuvres les plus importantes, en se concentrant sur celles qui ont trait à l'éducation. Dans « Rappel bibliographique » on évoque ses origines et on trace un « portrait intellectuel » d'Ellen Key. Il est fait aussi état des sources d'inspiration contemporaines les plus importantes qui ont influé sur ses écrits sur l'éducation. Les deux sections suivantes sont intitulées « Réflexions sur l'éducation » et « L'école de l'avenir ». Dans « Conclusions », les écrits d'Ellen Key sur l'éducation, et leur influence sur le plan international, sont évalués.

Les écrits d'Ellen Key

La carrière d'écrivain d'Ellen Key a commencé vers le milieu des années 1870 avec quelques essais littéraires. Elle s'est fait connaître du grand public par un opuscule intitulé « De la liberté de parole et d'édition » (1889). Son nom et ses livres faisaient désormais l'objet de discussions animées. Parmi ses œuvres plus étoffées, d'une portée plus générale, on pourrait citer : *Individualisme et socialisme* (1896a) ; *Images de la réflexion* (1898) ; *Les êtres humains* (1899a) ; *Main courante, I-III* (1903-1906) ; et *La neutralité des esprits* (1916b).

Le contenu de ces œuvres annonce les vues ultérieures d'Ellen Key sur l'éducation ou a un rapport étroit avec elles. Ainsi, elle y met déjà l'accent sur la liberté personnelle et le développement indépendant de l'individu, tout en faisant remarquer en même temps qu'il importe de prendre en compte l'intérêt d'autrui.

En ce qui concerne les écrits d'Ellen Key sur l'éducation proprement dite, il semble que son premier article du genre soit celui qui est intitulé « Des enseignants pour les petits à la maison et à l'école », et qui a été publié dans *Tidskrift för hemmet* (1876). Le premier essai par lequel elle a touché un public plus large — « Des livres ou des manuels » — a été publié dans la revue *Verdandi* (1884a). Plus tard, dans la même revue, elle a publié plusieurs autres articles, notamment « Ce qu'il faut penser de l'école mixte » (1888) et « On tue l'esprit dans les écoles » (1891). Vinrent ensuite « Éducation » (1897) et « La beauté pour tous » (1899b). En 1906 paraissait *Une éducation populaire privilégiant le développement du sens esthétique*. Dans ces deux derniers ouvrages, Ellen Key avance une idée nouvelle qui suscite l'intérêt :

l'esthétique, la beauté et l'art sont un moyen d'élévation morale et d'éducation de l'humanité. L'œuvre la plus importante et la mieux connue d'Ellen Key sur l'éducation est *Barnets århundrade, I et II* (1900), traduit en français sous le titre *Le siècle de l'enfant, I-II*, (1910).

Rappel biographique

Ellen Key est née au manoir de Sundsholm, dans la province de Småland, dans le sud de la Suède. Elle a reçu, à la maison, une éducation assez stricte. Son père, Emil Key, était partisan du libéralisme et du radicalisme sur le plan politique, mais il n'avait aucune idée de ce que pouvait être un système éducatif libre. La façon dont il traitait ses enfants au foyer familial pouvait être qualifiée de dure ; c'était particulièrement vrai pour ses fils. Ellen Key a elle-même évoqué ce qu'était l'éducation dans sa famille, dans son livre intitulé *Souvenirs d'Emil Key, I-III* (1915). Le châtiment corporel était — comme dans d'autres foyers de l'époque — chose courante. Mais « le résultat était prévisible : non pas l'intimité mais la peur ; cela colorait les relations avec les parents — l'amertume grandissait et de fausses confessions étaient arrachées ». (p. 375).

Malgré ce climat éducatif assez rude, Ellen Key fut incontestablement très attachée à sa maison natale, le beau manoir de Sundsholm. Dans sa correspondance et son journal intime, souvent cette affection profonde se manifeste. Souvent elle exprimait sa préférence pour le lieu de sa naissance et la campagne environnante par rapport à Stockholm, où, à l'âge adulte mais aussi pendant plusieurs périodes de sa jeunesse, elle avait passé une bonne partie de son temps. Le foyer familial allait être au centre de sa réflexion sur l'éducation. C'est pourquoi ce fut pour elle un coup très dur, au début des années 1880, quand, pour des raisons d'ordre financier, Emil Key dut renoncer à Sundsholm.

Le parcours éducatif d'Ellen Key est un parcours atypique. Elle fut élevée à la maison, d'abord par sa mère, puis confiée à des gouvernantes, une Allemande et une Française qui se relayaient. Dans le cadre de la pratique religieuse, elle se prépara à la confirmation en 1865 et 1866, époque à laquelle elle fréquenta une école privée à Stockholm. La seule autre école qu'Ellen Key ait fréquentée fut le cours Jenny Rossander destiné aux femmes adultes. Ellen Key suivit ce cours entre 1868 et 1872, mais seulement pendant les trimestres d'hiver, car elle devait se consacrer à d'autres tâches, notamment celle de secrétaire de son père. A part cela, elle passait beaucoup de temps à étudier seule.

On peut donc dire que l'éducation qu'elle a reçue était l'éducation non formelle. Et ce n'est pas un hasard, semble-t-il si, par la suite, par exemple dans *Le siècle de l'enfant*, elle a souligné l'importance d'une éducation libre dans l'épanouissement personnel.

Ellen Key s'est intéressée très tôt à l'idée d'une « école populaire des adultes ». Elle voulait se donner pour but dans l'existence de créer et de gérer un établissement de ce type pour les femmes, dans son pays. Mais ce projet n'a pas abouti. En 1880, elle a dû accepter un modeste poste d'enseignante dans une école privée de filles à Stockholm, école qui avait été initialement créée à la fin des années 1870, avec sept élèves. Néanmoins, elle allait bientôt trouver en matière d'« éducation du peuple » un autre centre d'intérêt : en 1883, elle commença à donner des cours à l'Institut des travailleurs à Stockholm. Ces cours, qui portaient sur l'histoire, la littérature, l'art et les courants d'idées de l'époque, l'occupèrent jusqu'en 1903, date à laquelle elle renonça à l'enseignement pour vivre uniquement de sa plume.

Enfant, Ellen Key reçut une éducation chrétienne, mais en grandissant, elle s'est peu à peu détachée de la religion. Quand finalement elle renonce totalement au christianisme, la théorie de l'évolution prend pour elle une importance capitale. A partir de 1879, elle étudie Darwin, Spencer et Huxley. A l'automne de la même année, elle rencontre à Londres Huxley

et aussi Haeckel, le biologiste et philosophe allemand. Le principe de l'évolution auquel elle adhère désormais devait aussi influencer sa propre conception de l'éducation.

Ellen Key a grandi dans un climat de libéralisme. Au cours des années 1870, son credo politique fut le radicalisme. Elle était foncièrement républicaine, et l'idée de liberté revêtait pour elle une grande importance. Tandis que les années 1880 passaient, son radicalisme s'accroissait encore, marquant d'abord ses croyances religieuses, et ensuite, progressivement, sa conception de la vie en société en général. Ce fut le résultat de lectures abondantes. Elle avait lu notamment des positivistes ainsi que, pour commencer, Spencer. Vers la fin des années 1880 et plus particulièrement pendant les années 1890, elle commença à lire des textes socialistes et se rapprocha de plus en plus du socialisme.

Les auteurs qui devaient avoir sur Ellen Key, dans le domaine de l'éducation, l'influence la plus marquante sont Rousseau, Goethe, Nietzsche, Comte, Mill et Spencer.

Comment est-elle entrée en contact avec Rousseau ? C'est dès 1870 que le nom de celui-ci apparaît dans ses journaux intimes (qu'elle appelle *Tankeböckerna* [Recueils de réflexions]). Mais à cette époque, elle n'a pas encore étudié elle-même Rousseau et ne connaît sa pensée qu'indirectement. Le premier contact direct connu avec l'œuvre de Rousseau se situe en 1874. Dans une lettre du 28 septembre de la même année, elle signale qu'elle vient de lire *La nouvelle Héloïse*. Elle ne lira pas *Émile* avant un certain temps — en 1884. Mais il y a un élément d'éducation dans *La nouvelle Héloïse* : l'importance du foyer familial, de la mère et de la famille y est soulignée. Dans *Émile* l'accent est mis sur la nécessité d'un épanouissement individuel ; mais en même temps sur la nécessité d'apprendre à faire preuve de considération pour autrui. Le rapport entre les principes d'éducation qu'énonce Ellen Key dans *Le siècle de l'enfant* et l'*Émile* de Rousseau est manifeste.

C'est principalement chez Johann Wolfgang Goethe qu'Ellen Key se familiarise avec l'idéal culturel néo-humaniste. La finalité culturelle que prône le néo-humaniste Herder est l'« humain », et qui, selon lui, consiste à cultiver harmonieusement des qualités à la fois physiques et spirituelles. Goethe exalte à la fois l'individu et la mise en valeur harmonieuse des dons de tous. Goethe est important pour Ellen Key en ce qui concerne tant sa conception générale de l'existence que sa conception de l'éducation. Pour elle, il représente une attitude vis-à-vis de l'existence qui prédominait dans l'Antiquité et qu'elle oppose au christianisme. Goethe est l'un des auteurs qu'elle lit depuis l'enfance. Dans *Le siècle de l'enfant*, on relève qu'elle a très abondamment lu Goethe dès avant l'âge de 12 ans (c'est-à-dire avant 1861). Le nom de Goethe apparaît dans ses journaux intimes à partir de 1870, ou aux alentours de cette date. Et les idées de Goethe sur l'éducation jouent un rôle qui n'est pas insignifiant dans la genèse de *Le siècle de l'enfant*. C'est ainsi qu'Ellen Key commence la seconde partie de cet ouvrage (le chapitre intitulé « L'éducation ») par un résumé de la conception de Goethe de l'épanouissement de l'individu. Quand Ellen Key se réfère par ailleurs à Goethe, c'est pour souligner la nécessité de l'harmonie, c'est-à-dire d'un équilibre entre le développement du corps et celui de l'esprit.

Parmi les philosophes du XIX^e siècle, Friedrich Nietzsche occupe, dans la pensée d'Ellen Key, une place particulière. Dans les années 1890, elle étudie Nietzsche de très près et il est fréquent, dans ce qu'elle écrit alors, de trouver des réflexions et des expressions qui sont très proches de ce que Nietzsche pense et de son idée de surhomme — sans que son nom soit mentionné. Ailleurs, toutefois, le nom de Nietzsche est mentionné ou bien ses textes sont dûment cités. Ellen Key dit qu'elle a entendu parler de Nietzsche pour la première fois en 1889. Dans *Individualisme et socialisme* (1896a), elle oppose l'égoïsme tel qu'il a été exprimé par Nietzsche à la coopération, telle qu'elle a été exprimée par Tolstoï. De Nietzsche, elle écrit qu'il « glorifie l'individualisme et les fortes personnalités » (p. 6). Plus loin, elle restreint la portée de l'observation :

On peut reconnaître la grande importance qui s'attache à l'œuvre de Nietzsche sans pour autant estimer que *l'une* des caractéristiques qu'il attribue au surhomme est quelque chose de bien : le surhomme n'éprouve aucune compassion quand il écrase avec insouciance le « troupeau » ordinaire des êtres humains (1896a, p. 32).

Pour sa part, Ellen Key s'était forgé ses propres conceptions — extrêmement individualistes — avant même d'entrer en contact avec Nietzsche, mais il ne fait pas de doute que ce dernier l'a inspirée. Cela, étant, il est néanmoins important de constater qu'elle voit où est le point faible dans le système proposé par Nietzsche : le détachement total. Elle se range aux côtés de Nietzsche quand celui-ci valorise au maximum les droits de l'individu et de la personnalité. Mais en même temps elle refuse de partager avec lui son indifférence et son manque de considération pour autrui.

A cet égard, Ellen Key se rattache à un autre courant du XIXe siècle, celui que représentent Comte, Mill et Spencer. Grâce à Auguste Comte et aux positivistes, elle fait le lien entre égoïsme et altruisme. Déjà dans ses journaux intimes, à partir de 1876, elle parle de Comte et de sa philosophie dans le cadre de la foi chrétienne qu'elle pratique à l'époque. Comte souligne l'importance de la coopération et de l'altruisme, qu'il oppose à l'égoïsme, c'est-à-dire à l'instinct animal. Dans l'œuvre de Comte, Ellen Key rencontre pour la première fois une interrogation sur la nature humaine, une interrogation qu'elle estime fondamentale. Dans la considération témoignée spontanément à autrui, elle trouve un élément propre à équilibrer son individualisme.

En 1878, Ellen Key signale dans sa correspondance qu'elle étudie John Stuart Mill et son livre intitulé *De la liberté*. Elle parle aussi de cet ouvrage dans son journal d'octobre de la même année. L'œuvre de Mill allait devenir importante pour elle, du point de vue de la religion et de la politique et aussi du point de vue de l'éducation. Mill était un disciple de Comte. Dans *De la liberté*, il étudie, lui aussi, l'égoïsme et l'altruisme. Partant du concept de liberté, il écrit notamment que la seule liberté digne de ce nom consiste à rechercher le bien qui nous intéresse à notre propre manière du moment que nous ne cherchons pas à priver autrui de son bien ni à le gêner dans sa propre quête (Mill, 1859).

Spencer, lui aussi, était influencé par Comte. Ellen Key avait déjà étudié en 1870, dans une traduction en danois, l'ouvrage de Spencer intitulé *L'éducation intellectuelle, morale et physique*, à la suite duquel elle lit plusieurs des ouvrages de Spencer. Dans *le siècle de l'enfant* elle reconnaît ce qu'elle doit à Spencer dans sa conception de l'éducation. Mais elle soutient, comme nous l'avons déjà indiqué, que Spencer est en l'occurrence « le débiteur de Rousseau », ce qui toutefois « n'ôte rien au mérite de Spencer ». Celui-ci s'étend longuement sur la question de la sanction. Si l'enfant, sous l'effet de ses propres actes, se fait physiquement mal, c'est une « sanction », « c'est-à-dire la conséquence inévitable d'actes antérieurs ». Si un enfant (de plus de deux ans) perd ses jouets ou les démolit, la « sanction naturelle » est la gêne consécutive à la perte. Il ne faut pas protéger l'enfant contre les souffrances mineures. C'est ainsi que, par exemple, il faut que l'enfant apprenne ce qu'est le feu. A cet égard, Spencer et Ellen Key sont très proches.

Ellen Key a beaucoup lu. On peut comprendre jusqu'à un certain point que, pour certains critiques, sa conception de l'éducation soit « purement livresque ». Mais on peut leur opposer que cette conception est parfaitement cohérente et ne varie pas. Dans ses journaux intimes, dès le début et le milieu des années 1870 Ellen Key s'est déjà constitué l'essentiel de sa doctrine sur l'éducation. Autrement dit, elle en avait élaboré les parties essentielles bien avant de fréquenter Rousseau et Spencer. Il est intéressant à cet égard de comparer ce qu'expose Ellen Key dans ses *Recueils de réflexion* à ce qu'elle expose dans *Le siècle de l'enfant* vingt-cinq à trente ans plus tard. La cohérence et la ressemblance sont frappantes.

Ellen Key a certes emprunté des idées à différentes sources. Mais, en règle générale, elle adopte une position tout à fait indépendante. Ses idées se développent effectivement sous

l'influence de différentes sources mais elle en fait une synthèse dont l'élément central est extrêmement original. Comme nous l'avons constaté ci-dessus, quand elle lit, par exemple, Rousseau, Nietzsche et Spencer, elle adopte un point de vue critique qui lui est propre.

Réflexions sur l'éducation

Dans *Le siècle de l'enfant*, Ellen Key propose une conception de l'éducation qui est globale et à peu près définitive. Nous trouvons cette approche générale à plusieurs endroits du livre : dans les chapitres de la seconde partie qui sont intitulés « De l'absence de foyer familial » et « L'éducation » et en divers endroits aussi de la première partie. Mais il y a lieu de noter que le chapitre intitulé « De l'absence de foyer familial » reproduit un article portant le même intitulé qui a déjà été publié en 1887.

En guise d'introduction à cette conception de l'éducation, on peut évoquer deux éléments de cet article. Quand Ellen Key parle de « l'absence de foyer familial », elle veut faire ressortir que ce foyer ne remplit pas le rôle qu'il devrait. Elle pense manifestement à ce qu'est la vie dans les grandes villes, Stockholm pour ce qui la concerne. Ici, la femme ne consacre plus autant de temps qu'autrefois à organiser la vie de famille.

Ellen Key parle ensuite des relations entre parents et enfants. Pour elle, de grands progrès ont été réalisés sur ce plan, ainsi qu'en témoigne le fait que ces relations sont devenues plus intimes. En outre, elle oppose simplicité et luxe : le second est préjudiciable à l'enfant, la première lui est utile. Elle dit aussi que, même quand la situation financière du couple autorise le luxe, les parents doivent s'en abstenir dans l'intérêt des enfants.

Existe-t-il en fait un foyer idéal ? Ellen Key répond par l'affirmative. Et elle en donne une description fort détaillée. Les parents travaillent ensemble en tant que partenaires, sur un pied d'égalité. Il en va de même des relations entre frères et soeurs. Dans ces foyers, les parents aident les enfants à devenir d'authentiques êtres humains en les traitant toujours comme des êtres humains. Les enfants ne reçoivent rien pour rien : ils doivent participer, selon leur capacité, aux tâches ménagères, et apprendre à respecter leurs parents et à se respecter l'un l'autre. « Ils ont des devoirs et des droits qui sont aussi fermement établis que ceux de leurs parents », dit-elle (édition suédoise de 1900, p. 199).

Ellen Key souligne combien il importe d'exposer les enfants aux « réalités » quotidiennes. Les enfants apprennent à se rendre utiles à la maison, à se créer par eux-mêmes leurs propres plaisirs et aussi à accepter d'être punis sous l'effet de leurs propres erreurs. Les parents ne devraient jamais les empêcher de subir les conséquences naturelles de leurs propres actes. Les enfants devraient apprendre très tôt à être responsables. Les interdictions devraient être rares mais fermes.

Sous le titre *Psychologie et logique féminines* (1896b), Ellen Key met en vedette le rôle de la mère. Elle dit en particulier que la relation mère/enfant est un très important point de départ d'élan altruistes au sein de la société. Dans *Le siècle de l'enfant*, la place faite à la mère est encore plus large. L'amour maternel, les soins prodigués par la mère sont un outil indispensable à la réalisation des objectifs ultérieurs de l'enfant. Il y a lieu d'élaborer une nouvelle conception de la vocation maternelle. Cela exige un effort considérable et une inspiration constante :

Cela signifie nécessairement que notre esprit doit être constamment occupé par l'enfant, tout comme l'homme de science est possédé par sa recherche, l'artiste par son travail. L'enfant devrait être dans nos pensées, que nous soyons assises à la maison, en train de marcher sur la route, que nous soyons allongées ou debout » (édition suédoise de 1900, p. 102).

Au cours des années 1890, les problèmes sociaux ont joué un rôle encore plus important pour Ellen Key. Elle réclame un changement de société : les mères et les enfants devraient être protégés par la loi contre certains types d'emploi, notamment dans l'industrie.

Ellen Key rejette une proposition relative à la protection collective de l'enfant. Elle espère que le penchant spontané de l'homme pour l'individualisme aura raison de la tendance à l'anonymité de masse et à la monotonie de la vie au foyer. Elle espère que l'on continuera à considérer qu'une vie familiale intense est le fondement de l'épanouissement individuel.

Ellen Key pose comme hypothèse qu'hommes et femmes ont des qualités différentes qui sont déterminées par leur nature. Elle parle du « principe féminin », qui devrait jouer un rôle particulier dans les finalités ultérieures de la société. Elle entend par là que la société ne peut pas laisser de côté ce principe féminin. Celui-ci est indispensable à la création de conditions propices à l'épanouissement de l'individu sur la voie de la liberté et du bonheur. En même temps, Ellen Key est en faveur du droit de vote des femmes. Même là, elle insiste sur l'égalité des sexes.

En ce qui concerne l'éducation, dans *Le siècle de l'enfant*, les éléments essentiels de sa doctrine sont énoncés dans le chapitre sur l'éducation. Elle part d'une vision individualiste de l'éducation. Elle cite Goethe pour qui, chez tout enfant, il existe, dès la naissance, des éléments positifs. Elle partage cet avis. « Laisser la nature faire tranquillement et lentement son travail, et veiller simplement à ce que les conditions ambiantes favorisent ce travail de la nature ; voilà ce qu'est l'éducation », dit-elle (édition suédoise de 1900, p. 107)

Selon Ellen Key, l'éducation a pour finalité que chaque enfant devienne un individu libre et indépendant. Mais ce n'est là qu'un aspect de son système. Il y en a un autre : la considération pour autrui. Déjà, dans l'introduction au chapitre intitulé « L'éducation », elle explique que l'égoïsme de la part de l'enfant se justifie jusqu'à un certain point mais qu'il doit être équilibré par la considération pour autrui. Elle dit notamment : « Il faut établir un juste équilibre entre la définition que Spencer donne de la vie — une adaptation aux conditions ambiantes — et celle qu'en donne Nietzsche — la volonté de puissance » (édition suédoise de 1900, p. 119) Réfléchir à ce problème d'équilibre constitue, dans le système éducatif d'Ellen Key, la question fondamentale.

Pour elle, il y a nécessairement dans toute éducation un élément d'obéissance, lequel repose sur deux autres éléments importants, la récompense et la punition. Comment les conçoit-elle ? Elle rejette l'idée qu'il faut féliciter l'enfant quand il a pris une initiative qui a été payante et le punir s'il échoue. L'effort, le travail, la lutte sont une fin en soi. Elle conteste à ce propos l'école ainsi que le principe de la notation. Elle proteste contre l'esprit de compétition que les notes encouragent et elle s'élève contre le recours aux prix et aux récompenses. Cela fait vingt ans qu'elle se bat contre les examens, dit-elle.

Ellen Key est donc résolument opposée aux récompenses dans l'éducation. Et quelle attitude adopte-t-elle donc vis-à-vis des punitions ? Il y a un type de punition auquel elle est également résolument opposée : le châtement corporel. C'est là, en fait, le message le plus important qui émane du chapitre sur l'éducation. Sur cette question, elle ne varie jamais. Invoquant notamment Quintilien et Comenius elle critique très sévèrement le châtement corporel. Elle exige que la loi interdise de frapper les enfants à l'école comme à la maison et que l'interdiction s'applique à tous les établissements scolaires et à tous les foyers. Le châtement corporel, elle en est convaincue, inflige des dommages irréparables.

Il y a toutefois un type de châtement qu'elle accepte et qu'elle estime justifié : c'est ce qu'elle appelle la « sanction naturelle ». Pour Ellen Key, l'enfant peut avoir à subir dans toute leur gravité les conséquences de ses propres actes. Elle a toutefois une réserve : si l'enfant court le risque de subir un « dommage irréparable », il faut que l'éducateur vienne à son secours et interrompe le processus. Ellen Key soutient que l'on ne doit pas donner à l'enfant la peur du danger : « Laissez-le donc se brûler au contact d'une flamme, et il ne touchera plus

jamais au feu ». (édition suédoise de 1900, p. 63). Pour Ellen Key, l'exemple a des vertus pédagogiques. L'éducateur doit être quelqu'un que les enfants puissent imiter.

L'obéissance aussi est indispensable. Mais comment oblige-t-on l'enfant à obéir en l'absence de toute punition (exception faite des « sanctions naturelles ») ? La recette d'Ellen Key est qu'au lieu d'être puni, l'enfant doit être persuadé d'accepter d'« obéir volontairement ». Et c'est pendant l'enfance que l'adhésion à ce principe doit être acquise. Mais sur quoi repose cette obéissance volontaire ? Pour Ellen Key, l'essentiel est en l'occurrence de créer chez l'enfant l'habitude d'un certain comportement. Elle pense que les trois premières années de la vie de l'enfant sont particulièrement importantes : c'est à ce moment-là qu'il faut lui inculquer de bonnes habitudes.

Ses idées les plus importantes sur l'éducation, toutefois, Ellen Key ne les présente que vers la fin de son chapitre sur l'éducation, quand elle parle à nouveau du foyer familial. L'élément constructif le plus puissant dans l'éducation de l'être humain est « l'ordre établi, tranquille du foyer, sa paix et sa règle » (édition suédoise de 1900, p. 162). Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut épargner aux mères le travail au dehors, de façon qu'elles puissent se consacrer à leur foyer et à leurs enfants.

Les idées qu'Ellen Key formule sur l'éducation dans *Le siècle de l'enfant* remontent à ses années de jeunesse, c'est-à-dire vers la fin des années 1860. Dans ses journaux intimes, ceux qu'elle appelle *les Recueils de réflexions*, il y a des notes qui couvrent la période allant de 1868 à 1875. L'une d'elles, qui date de février 1870, est particulièrement importante : en sept points, Ellen Key résume sa doctrine de l'éducation telle qu'elle la concevait à l'époque :

- Ne jamais laisser l'enfant obtenir quoi que ce soit en pleurant.
- Ne pas parler de récompense, ne pas soudoyer, ne pas accepter les conditions de l'enfant pour l'amener à faire ce qu'il doit.
- Ne jamais mentir à l'enfant ni lui faire peur.
- Ne jamais frapper un enfant.
- Laisser l'enfant essayer d'y arriver tout seul.
- Ne donner d'ordres que rarement mais alors l'obéissance doit être inconditionnelle ; ne menacer que rarement mais la menace doit toujours être suivie d'effet.
- La punition en tant que moyen pédagogique ne fait que renforcer les instincts vils et brutaux qu'il faut au contraire éliminer.

Quand on compare les idées exposées dans *ces Recueils de réflexions* qui datent de l'époque où Ellen Key avait entre vingt et trente ans avec ce qu'on peut lire dans *Le siècle de l'enfant*, les ressemblances sont frappantes.

Toutefois, les termes d'égoïsme/d'altruisme ne figurent pas dans ces premières notes. Ce n'est que pendant la seconde moitié des années 1870 qu'Ellen Key s'arrête sur ce thème qu'elle emprunte au positivisme et qui va l'occuper jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Elle évoque pour la première fois le couple égoïsme/altruisme dans l'article intitulé « Björnsjerne Björnson : les drapeaux flottent sur la ville et le port » (1884b) et publié dans la revue *Verdandi*. En 1886, elle publie un article intitulé « Des limites du sacrifice de soi » dans un autre périodique, *Fri forskning* (1886), où la question de l'opposition entre égoïsme et altruisme est qualifiée de « question la plus profonde de notre temps ».

Au cours des années 1890, Ellen Key travaille intensément sur le problème de l'équilibre à établir entre égoïsme et altruisme. Elle expose le problème dans un article intitulé « Altruisme ou égoïsme ? » et publié dans le numéro de Noël de la revue *Idun* (1893). Elle y établit un parallèle entre deux philosophies de la vie : « le sacrifice de soi » face à « l'épanouissement insouciant, total et libre de sa propre personnalité » (1893, p. 408 de l'édition suédoise). Pour Ellen Key, ces deux attitudes constituent deux extrêmes. Elle plaide pour « l'idéal de l'harmonie ». « Une paisible harmonie représente l'équilibre entre altruisme et égoïsme », ajoute-t-elle (1893, p. 410 de l'édition suédoise).

Dans « Individualisme et socialisme », Ellen Key oppose confiance en soi et considération pour autrui. Dans une société qui s'inspire d'un socialisme idéaliste et réformiste, il faut trouver le juste équilibre entre ces deux tendances.

Après avoir examiné sous tous les angles pendant vingt-cinq ans cette opposition entre l'égoïsme et l'altruïsme, elle est finalement prête dans *Le siècle de l'enfant* à présenter, tout en attendant une société meilleure, une solution concrète à ce problème de l'équilibre harmonieux à établir entre l'un et l'autre : cet équilibre sera le produit d'une éducation naturelle reçue à la maison. C'est ainsi que dans *Le siècle de l'enfant*, nous nous trouvons face au résultat final d'un long processus de maturation que nous avons vu prendre le départ dans les journaux intimes aux alentours de 1870.

L'école de l'avenir

Dans *Le siècle de l'enfant*, Ellen Key étudie dans deux chapitres les problèmes de l'école et de l'enseignement : en partie dans le chapitre intitulé « L'école de l'avenir » et en partie dans celui qui est intitulé « On tue l'esprit dans les écoles ». Le dernier chapitre est un résumé de deux articles publiés précédemment dans deux périodiques, en 1888 et 1891.

Commençons par quelques observations sur le chapitre intitulé « On tue l'esprit dans les écoles ». Ellen Key y trace un sombre portrait de l'école suédoise de l'époque. Elle lui reproche en particulier de ne rien faire pour mettre en valeur certaines aptitudes, comme l'imagination et la réflexion. Elle réclame la mise en place d'un système d'éducation scolaire où alterneraient le tutorat individuel, des temps de répit et l'auto-enseignement. L'école ne devrait avoir qu'une seule finalité : donner à chaque individu la possibilité de se développer lui-même autant que possible et lui apporter le plus de bonheur possible. Et la coopération entre l'école et le foyer familial est importante.

Ellen Key aborde ensuite la question de la réorganisation de l'école. L'école maternelle devrait disparaître et être remplacée par des « cours à la maison ». L'école élémentaire ou primaire devrait commencer à l'âge de 9 ou 10 ans et devrait être une école commune à tous. En même temps, Ellen Key veut préserver l'individualité des deux sexes. L'école devrait apprendre aux filles et aux garçons à collaborer. Le principe de l'école mixte s'applique non seulement aux deux sexes mais aussi aux relations entre différentes classes socio-économiques. De cette manière, on pourra abattre le mur qui, dans la vie sociale, sépare les hommes et les femmes, et les différents niveaux de classes sociales.

En outre, Ellen Key attache beaucoup d'importance à la concentration des enseignements et critique le morcellement des matières. Elle préconise l'intégration de différentes disciplines. On pourrait éviter le morcellement en groupant les matières en d'assez grandes unités : ainsi l'histoire, devrait comprendre l'histoire de la littérature, l'histoire de l'Eglise et l'histoire de l'art.

L'effectif des classes ne devrait en aucun cas être supérieur à 12 élèves. Il y aurait un cours de base commun et les élèves auraient en outre du temps pour un « auto-enseignement sélectif ». Il faudrait également réintégrer dans l'école les devoirs qui sont donnés à faire à la maison. Dans toute la mesure du possible, l'enseignement devrait être axé sur les élèves, sur leur quête de savoir et devrait viser aussi à les aider à former leur propre opinion.

Notre époque réclame à grands cris de la personnalité, mais elle le fera en vain tant que nous ne donnerons pas aux élèves la possibilité d'avoir leur propre volonté, de penser pour eux-mêmes, de se constituer eux-mêmes leur propre savoir, de se former leur propre jugement ; bref, tant que nous ne cesserons pas de réprimer dans les écoles la matière brute de la personnalité en espérant vainement la ressusciter plus tard (édition suédoise de 1900, p. 232).

Ellen Key commence son chapitre sur « L'école de l'avenir » en parlant du jardin d'enfants ou de l'école maternelle. Elle critique ce type d'établissement, car elle a peur de la collectivité et de l'influence de la masse. En tant qu'école, le jardin d'enfants est inférieur au foyer familial. Elle souhaite que les enfants puissent commencer l'école à des âges variables. Le foyer familial est la société naturelle.

En ce qui concerne la scolarité qui fait suite à « l'école de la maison », Ellen Key ne propose aucun programme systématique : jusqu'à l'âge de 15 ans, il y aurait une école mixte commune dispensant un enseignement à la fois théorique et pratique. Viendraient ensuite des « écoles d'application », des sortes de lycées où seraient enseignés différents programmes. Ellen Key critique la subdivision existante en plusieurs niveaux ou classe : elle voudrait que chaque élève s'adapte personnellement aux disciplines théoriques et pratiques qui sont enseignées.

Elle supprimerait par ailleurs les salles de classe en tant que telles et serait plutôt en faveur de salles différentes selon la matière enseignée. Elle souhaite aussi que l'on prévoie des salles d'étude spéciales où les élèves auraient chacun leur propre place pour étudier par eux-mêmes. Ellen Key recommande un programme obligatoire limité, qui comprendrait la lecture à haute voix, l'orthographe, les quatre opérations du calcul arithmétique, etc. Dans l'enseignement des langues le recours à la grammaire devrait être limité. Ce qui importe par-dessus tout, c'est que les élèves se familiarisent avec la littérature. Elle insiste sur la méthode d'enseignement du « maniement parlé de la langue ». Des matières pratiques peuvent être enseignées parallèlement aux disciplines théoriques. Il convient de pratiquer le chant tous les jours.

Dans les écoles professionnelles, le principe est celui de l'activité individuelle. Il faut y développer certaines qualités positives : le courage, la capacité de découvrir des choses nouvelles et de suivre des sentiers non battus.

Ellen Key évoque aussi la question sociale : il faut construire des « écoles pour l'éducation culturelle » qui seraient communes à tous, où une formation commune serait dispensée à tous. C'est à travers ces écoles qu'il se produira un véritable brassage naturel des classes sociales. Ellen Key tient à protéger le droit et la possibilité pour les enfants du milieu rural de s'instruire à la campagne. Elle évoque une cause d'angoisse propre à l'époque contemporaine : le souci de « devenir quelque chose » ; cette angoisse devrait disparaître avec l'école de l'avenir. L'important n'est pas ce que fait chacun ; l'important est que tous aient la possibilité de mettre en valeur leur personnalité. Tous doivent se réaliser pleinement, ceux qui ont de l'aptitude pour les études comme ceux qui ont des talents manuels.

Ellen Key se réjouit à l'idée d'une révolution éducative qui provoquera l'effondrement du système scolaire existant. Elle rêve d'un « déluge » de pédagogie qui permettra à Montaigne, Rousseau, Pestalozzi, Spencer, et aussi à la psychologie de l'enfant, encore nouvelle à l'époque, d'exercer toute l'influence qui leur revient. La manière dont *Le siècle de l'enfant* prend ses distances à l'égard de l'école maternelle remonte loin dans la genèse de la pensée d'Ellen Key. Celle-ci disait déjà en 1873 : « L'école maternelle est une folie ; le jeu organisé devient contrainte et tue la spontanéité » (*Recueils de réflexions*, vol. VIII, p. 18 de l'édition suédoise). Dans une lettre qu'elle écrit à sa mère d'Amsterdam en 1879, elle est encore plus critique. Son opinion était donc déjà formée dans son principe.

Ellen Key veut remplacer l'école maternelle et le premier cycle de l'école primaire par « l'école à la maison ». A cet égard, elle peut se rattacher à un courant d'idées qui s'est fermement implanté en Suède au cours du XIX^e siècle. Dans « L'absence de foyer familial » (1887), elle fait valoir qu'une mère peut enseigner à ses enfants certaines matières simples. Dans « On tue l'esprit dans les écoles » (1891), elle approfondit cette idée. Le foyer familial occupant dans sa réflexion une place centrale, il était inévitable qu'il lui semble de plus en plus normal que ce foyer assume le rôle principal en matière d'enseignement.

En 1888, Ellen Key publie un article intitulé « Ce qu'il faut penser de l'école mixte ». En fait, elle avait depuis longtemps déjà formulé certaines vues sur cette question. Dans l'un de ses *Recueils de réflexion* (1877), on trouve l'indication suivante (vol. VIII, p. 63 de l'édition suédoise) : « Je veux des écoles élémentaires qui dispensent le même enseignement aux enfants de toutes les classes, garçons et filles ensemble ».

Dans l'article qu'elle a intitulé « Björnstjerne Björnson : Les drapeaux flottent sur la ville et le port » (1884b), Ellen Key, pour la première fois, aborde publiquement la question de cet enseignement commun. Dans deux articles, publiés en 1887 et 1891 par *Verdandi*, elle revient sur cette question. A cet égard, elle est isolée : elle privilégie l'optique sociale. Cette position remonte aux années 1870.

Dans *Psychologie et logique féminines* (1896b), Ellen Key approfondit la question de l'enseignement commun et en fait ressortir les avantages. Comme Spencer, elle accepte l'existence de différences psychologiques entre l'homme et la femme. Elle dit, comme dans *Un pouvoir féminin mal utilisé* (1896c), que c'est le rôle de mère impartie à la femme qui en est la cause essentielle. Et il faut tenir compte de ces différences.

Ces vues se retrouvent dans *Le siècle de l'enfant*. Ce qu'Ellen Key dit de l'école commune à tous représente l'essentiel de sa réflexion sur l'éducation. Pour elle, les deux sexes exerceront l'un sur l'autre une influence positive. En l'occurrence, comme à d'autres égards, il devrait être tout à fait possible de se réaliser soi-même et de manifester en même temps de la considération pour autrui.

Conclusions

Les idées d'Ellen Key sur le rôle de la femme, le mariage, la culture, la religion et la politique ont suscité une vive controverse en Suède. Son radicalisme s'est souvent heurté à une forte résistance. De temps à autre, elle fut même l'objet de persécutions. En revanche, ses idées sur l'éducation sont dans une grande mesure passées inaperçues dans la Suède de son temps et n'ont guère fait l'objet de débats. Ce n'est que bien longtemps après que l'on a commencé à les mettre en pratique dans les écoles suédoises.

Si aujourd'hui, avec un recul de près de 100 ans, nous jetons un regard sur les idées d'Ellen Key sur l'éducation, nous constatons qu'à certains égards, l'évolution a pris une direction totalement opposée à celle qu'elle préconisait. Elle voulait un renouveau du foyer familial quant aux soins dispensés aux enfants. Or, dans son pays natal, l'importance du foyer familial à cet égard a diminué et les mères sont beaucoup plus nombreuses aujourd'hui à travailler au dehors de la maison. Ellen Key faisait valoir que pendant les premières années l'enseignement devait être dispensé à la maison, l'enfant ne commençant à fréquenter l'école que plus tard. C'est le contraire qui s'est produit.

Il n'empêche qu'à beaucoup d'autres égards, ses idées ont été mises en pratique, encore que cela ait pris un certain temps dans sa Suède natale : elle privilégiait la liberté et l'individualité de l'enfant ; elle plaidait pour l'égalité au sein du foyer ; elle était opposée au châtement corporel ; elle se battait pour la mixité et pour des écoles — qui soient communes — à tous les enfants, indépendamment de la classe sociale à laquelle ils appartenaient ; l'activité de l'enfant lui paraissait primordiale ; elle voulait que les différentes matières soient coordonnées en un système global, des salles spéciales étant affectées à des disciplines déterminées. En dehors de son pays natal, ses idées sur l'éducation ont eu beaucoup plus de retentissement. C'est particulièrement vrai de l'Allemagne, notamment pendant les deux premières décennies du XX^e siècle. En 1926, la version allemande de *Le siècle de l'enfant* avait fait l'objet de 36 éditions. Tant avant qu'après la seconde guerre mondiale, les travaux d'Ellen Key ont été étudiés de très près dans les pays germanophones.

Plusieurs autres pays se sont également intéressés aux ouvrages et aux idées d'Ellen Key. Déjà en 1909, *Le siècle de l'enfant* avait été traduit en neuf langues européennes. Aux Etats-Unis, ses idées ont joué un rôle important dans le « Child-Study Movement ». On sait peut-être moins qu'Ellen Key est l'un des auteurs que les Soviétiques ont également pris pour référence dans leurs premiers débats sur l'éducation, au même titre que Dewey et Montessori. Pour un éducateur russe, K. N. Ventcel, *Le siècle de l'enfant* était un ouvrage capital en matière d'éducation.

Au Japon, l'intérêt manifesté pour les idées d'Ellen Key sur l'éducation s'est fortement accru au cours des dernières décennies. *Le siècle de l'enfant* a été traduit en japonais en 1916, une deuxième édition a été publiée en 1960 et une troisième en 1970. « De l'amour et du mariage » — qui fait partie de *Main courante* — a été traduit pour la première fois en 1914 et réédité deux fois en 1973. D'autres articles ont été traduits en 1974. Autre preuve de l'intérêt manifesté au Japon : l'ouvrage de Louise Hamilton sur Ellen Key — traduit pour la première fois en japonais en 1922 — a été réédité en 1966. Il y a peut être lieu de signaler aussi que la thèse du même auteur, intitulée : « A study of Ellen Key's thinking Education — with particular reference to the Century of the Child » a été traduite en japonais en 1982.

Outre le texte de Hamilton, il y a deux autres thèses sur Ellen Key qui ont été publiées en suédois : l'une par Wittrock (1953) ; et l'autre par Ambjörnsson (1974).

Note

1. *Thorbjörn Lengborn (Suède)*. Maître de conférences à l'Université de Stockholm. Doctorat en lettres de la même université, et doctorat en pédagogie de l'Université d'Uppsala (1976) pour une thèse sur Ellen Key et le siècle de l'enfant. Doctorat de théologie (psychologie de la religion) et de l'Université d'Uppsala.

Œuvres d'Ellen Key

Dans l'ordre chronologique de leur rédaction

- Tankeböcker, I-X. 1868-1878* [Recueils de réflexion]. Stockholm, Bibliothèque royale. [Manuscrit].
1876. *Om småbarnslärarinnor för hem och skola* [Des enseignants pour les petits à la maison et à l'école]. Dans *Tidskrift för hemmet* (Stockholm), p. 290-98.
- 1884a. *Böckerna mot läseböckerna* [Des livres ou des manuels] dans : *Verdandi* (Stockholm), n° 2, p. 56-66.
- 1884b. Björnstjerne Björnson: 'Det flager i Byen og paa Havne [Björnstjerne Björnson : « Les drapeaux flottent sur la ville et le port »] dans : *Verdandi* (Stockholm), n° 5-6, p. 243-54
1886. : Om gränsen för själfuppoffring [Des limites du sacrifice de soi] dans : *Fri forskning* (Stockholm), n° 1, p. 123-29.
- 1887 : Hemlöshet [de l'absence de foyer familial] dans : *Verdandi* (Stockholm), n° 1, p. 21-28.
- 1888 : Ett uttalande i samskolefrågan [Ce qu'il faut penser de l'école mixte] dans : *Verdandi* (Stockholm), n° 3, p. 120-27.
- 1889 : Om yttrande-och tryckfrihet [De la liberté d'expression orale et écrite].(Stockholm), 1989.
1891. *Själamorden i skolorna* [On tue l'esprit dans les écoles]. dans : *Verdandi* (Stockholm), n° 2, p. 86-98.
1893. *Osjälfviskhet eller själfviskhet?* [Altruisme ou égoïsme ?]. Dans : *Idun* (Stockholm), p. 408-11.
- 1896a. *Individualism och socialism. Några tankar om de få och de många* [Individualisme et socialisme]. Stockholm.
- 1896b. *Kvinno-psykologi och kvinnlig logik* [Psychologie et logique féminines]. Stockholm.
- 1898c. *Missbrukad Kvinnokraft* [Un pouvoir féminin mal utilisé]. Stockholm.
1897. *Bildning. Några synpunkter* [Éducation]. Stockholm.
1898. *Tankebilder, I-II* [Images de la réflexion, volumes I et II]. Stockholm.
- 1899a. *Människor* [Les êtres humains]. Stockholm.
- 1899b. *Skönhet för alla* [La beauté pour tous]. Stockholm.
1900. *Barnets århundrade, I-II* [Le siècle de l'enfant]. Stockholm.
- 1903-06. *Lifslinjer, I-III* [Main courante, volumes I-III]. Stockholm.
1906. *Folkbildningsarbetet särskildt med hänsyn till skönhetsinnets odling* [Une éducation populaire qui

cherche en particulier à développer le sens esthétique]. Uppsala.
1915, 1916a, 1917. *Minnen av och om Emil Key, I-III* [Souvenirs d'Emil Key]. Stockholm.
1916b. *Själarnas neutralitet* [La neutralité des esprits]. Stockholm .

Sur Ellen Key :

Ambjörnsson, R. 1974. *Samhällsmodern: Ellen Keys kvinnouppfattning till och med 1896*. Göteborg [La modernité : les vues d'Ellen Key sur les femmes jusqu'en 1896]. Göteborg (Résumé en anglais)
———. 1976. *Hemmets århundrade* [Le siècle du foyer]; Stockholm.
Hamilton, L., 1904. *Ellen Key: En lifsbild* [Ellen Key : un portrait bibliographique]. Stockholm.
Lengborn, T. 1977. *En studie i Ellen Keys pedagogiska tänkande främst med utgångspunkt från 'Barnets århundrade'* [Études et pensées pédagogiques d'Ellen Key , avec une référence particulière au « Siècle de l'enfant »]. Stockholm.
Mill, J. S. 1859. De la liberté [traduction française : Zurich].
Rousseau, J. J. 1761. Julie ou la nouvelle Héloïse. Paris.
———. 1762. Émile ou De l'éducation. Paris.
Spencer, H. 1861. L'éducation intellectuelle, morale et physique [traduction française : Paris, 1912].
Wittrock, U. 1953. *Ellen keys väg från kristendom till livstro* [La voie d'Ellen Key du christianisme aux croyances sur la vie].

Traductions

Key, Ellen. *Le siècle de l'enfant*, Paris, 1910.
———. *Love and Ethics*. New York, 1911.
———. *The Woman Movement*. New York, 1912.
———. *The Renaissance of Motherhood*. New York ; Londres, 1914.
———. *De l'amour et du mariage*. Paris, 1906.
———. *The Renaissance of Motherhood*. New York, 1970.
———. *The Woman Movement*. Westport, CT, 1976.
Lengborn, T. *Eren Kei kyokugaku no kenkyu. 'Jido ne seiki' o schuppatsuten toshite* [Étude de la pensée pédagogique d'Ellen Key, avec une référence particulière au « Siècle de l'enfant »]. Tokyo, 1982.